


Création du jury Femina (1904) : coalition d'autrices pour un droit d'entrée dans la République des Lettres

Sylvie Ducas
Université Paris-Est Créteil, LIS  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.106867>

Recibido: 13/01/2026 • Aceptado: 27/04/2026

FR Résumé : Cette étude s'intéresse à la genèse du jury Femina et au conflit qui l'oppose à l'académie Goncourt dans le contexte de la domination masculine qui s'exerce dans le champ littéraire français du début du XX^e siècle. Cette insurrection féminine n'est pas à proprement parler un geste féministe, même si ce geste pose la question de la mise à l'écart des femmes des arcanes de la reconnaissance littéraire. On montrera surtout que l'ère médiatique et la révolution éditoriale sont pour elles des alliées de taille qui rendent davantage visibles les autrices de ce début de siècle.

Mots clés : misogynie ; prix littéraires ; reconnaissance littéraire ; autrices.

ES Creación del Jurado Femina (1904): coalición de autoras por el derecho de entrada en la República de las Letras

Resumen: Este estudio se centra en los orígenes del jurado Femina y en el conflicto que lo enfrenta a la Academia Goncourt en torno al dominio de los hombres de letras en el ámbito literario francés de principios del siglo XX. Esta insurrección femenina no es, propiamente hablando, un gesto feminista, pero plantea la cuestión del género femenino, apartado de los arcanos del reconocimiento literario y privado de autoridad en materia de literatura. Se demostrará, sobre todo, que la era mediática y la revolución editorial serán aliados importantes para dar mayor visibilidad a las autoras de principios de siglo.

Palabras clave: misoginia; premios literarios; reconocimiento literario; autoras.

ENG Creation of the Femina Jury (1904): Coalition of Women Authors for the Right of Entry into the Republic of Letters

Abstract: This study examines the origins of the Femina jury and its conflict with the Académie Goncourt over the dominance of male writers in the French literary scene at the beginning of the 20th century. This female uprising was not strictly speaking a feminist gesture, but it did raise the issue of women being excluded from the inner circles of literary recognition and deprived of authority in the field of literature. Above all, it will be shown that the media age and the publishing revolution were powerful allies in making female authors more visible at the beginning of the century.

Key words: misogyny; literary prizes; literary recognition; authors.

Sommaire: 1. Une « clique » d'autrices liguées contre la mâle hégémonie. 2. S'ériger en instance de légitimation littéraire : créer un anti-Goncourt. 3. Du salon mondain au jury littéraire féminin : avatar et « médiamorphoses ». 4. Première médiamorphose : la presse ou la revue féminine. 5. Deuxième médiamorphose : le jury littéraire.

Cómo citar: Ducas, Sylvie. (2026). « Création du jury Femina (1904) : coalition d'autrices pour un droit d'entrée dans la République des Lettres ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 41(1), 59-64. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.106867>

Tout le monde connaît l'effervescence des prix littéraires à chaque fin d'année, mais peu savent que le jury Femina n'est pas seulement un jury exclusivement féminin mais l'un des jurys littéraires les plus anciens, né comme le Goncourt et contre lui au tout début du xx^e siècle. Longtemps ennemi juré de l'académie Goncourt,

le jury Femina s'est institué en 1904 comme le premier jury littéraire féminin, bien avant la création du Grand Prix des lectrices de *Elle* en 1970. Dans cette forme première de jury au féminin, le Femina n'est pas constitué que de lectrices, mais aussi et surtout de femmes de lettres qui s'octroient – comble du mauvais genre – une autorité littéraire et institutionnelle que l'époque leur refuse. Nous interrogerons ici ce qu'une telle coalition recouvre.

1. Une « clique » d'autrices liguées contre la mâle hégémonie

L'une des formes les plus violentes que prend la domination masculine en ce début de siècle est sans nul doute la misogynie. Ce mépris pour les femmes n'est pas nouveau et il n'épargne pas les autrices. Au début du xx^e siècle, la violence verbale est fréquente dans la presse et les écrits de l'époque où se multiplient les noms d'oiseaux pour désigner les femmes.

Mais les attaques sont particulièrement légion lorsque les femmes s'unissent pour évaluer la valeur littéraire et s'ériger en juges comme lors de la création du prix Femina. Edmond de Goncourt se déchaîne et pourfend, dans son *Journal*, « la *dinderie* des femmes » et Jane Dieulafoy dont il dit qu'elle a « l'écriture d'une femme hypocrite » (le 29 mai 1883, Goncourt, 1989 : II-1009 et 1010). Il s'en prend surtout à Juliette Adam, « vraie roublarde » (le 28 janvier 1896, Goncourt, 1989 : III-1227), sans cesse brocardée au nom de sa « *féminilité* originale », – néologisme dégradant proche de « femelle », « sénilité » et « animalité » :

Elle a un nez qui sent la faubourienne de Paris, et ses yeux sont bleus, de l'émail bleu de la faïence à bon marché. Elle parle de sa revue comme d'un fonds d'épicerie. La littérature, à ses yeux, est de la copie, rien que de la copie ; et dans son commerce, elle n'a pas l'air de faire la différence de ce qui est courant avec ce qui ne l'est pas. (Le 11 mars 1882, Goncourt, 1989 : II-929-930)

Derrière tous ces sarcasmes, il faut entendre le poids d'un préjugé misogyne exprimé sans fard, au nom duquel les femmes de lettres sont ravalées dans le même temps au rang de vulgaires « bas-bleus ». Barbey d'Aurevilly a fait la fortune du mot en donnant ce titre en 1878 à son pamphlet ou réquisitoire contre les écrivaines, ces femmes dénaturées ; l'expression, empruntée aux Anglais, désignant les intellectuelles qui, ne se lavant plus, mettaient des bas-jambières (Larnac, 1929). Edmond de Goncourt affectionne aussi, dans son *Journal*, l'expression pour désigner ces lointaines parentes de Cathos et Magdelon qui se piquent de littérature et il rabaisse chaque fois qu'il le peut les écrivaines de l'époque et leur littérature supposée vénale et mièvre. Une fois même, c'est Zola qui en fait les frais, comparé à la célèbre journaliste Séverine : « en lisant le premier feuilleton de ROME dans *LE JOURNAL*, j'ai eu le sentiment que Zola allait *faire sa Séverine* dans ce roman, allait chercher à raccrocher de la vente au moyen de l'attendrissement des bonnes âmes » (le 21 décembre 1895, Goncourt : III-1207). La diatribe se fait plus féroce, s'il est possible, quand ces autrices créent leur prix Femina – Vie heureuse. On peut ainsi lire encore, en 1925, sous la plume d'un journaliste anonyme de *L'Humanité* :

il est un spectacle qui dépasse en horreur comique la réunion Goncourt, c'est l'assemblée de poules qui décerne le prix Femina – Vie Heureuse. Quelques femmes plus ou moins de lettres ont coutume de couvrir de fleurs, chaque année, l'écrivain assez heureux pour émouvoir leur épaisse sensibilité. [...] Le ridicule des duchesses de lettres qui fut de tout temps notoire n'avait pas encore réalisé ce prodige : s'instituer en jury littéraire ! Ce doit être un bien beau tableau de mœurs, ce salon où ces Corine [sic] sans talent défendent chacun [sic] leur protégé et exaltent la gloire du romancier qui a su le mieux chatouiller leurs petites passions. [...] Petits cris, piailllements, ces mots prennent toute leur valeur quand on a vu la photographie de ce grotesque comité, l'image de ces lourdes quadragénaires crevant de vanité sous leurs perles et dans leur graisse molle ; tout le sinistre d'un salon du monde uni au comique (un comique qui ne fait pas rire), au ridicule de bas-bleus ratés et croulants [...] [au] snobisme du tribunal des pintades. (*L'Humanité*, 27 décembre 1925)

De fait, la création du prix Femina – initialement prix Vie heureuse – est directement liée à une problématique genrée et à un prix Goncourt refusé, dès la deuxième année du prix, en 1904, à une femme de lettres – l'orientaliste Myriam Harry –, pourtant donnée grande favorite par la presse et par tout le Landernau littéraire pour son roman *La Conquête de Jérusalem*.

Mais c'est en prenant pour prétexte le scandale et la polémique que les femmes de lettres revendiquent leur droit d'entrée dans les sphères de légitimation littéraire et qu'elles ouvrent une brèche dans la citadelle imprenable de la consécration ; elles s'érigent pour cela ouvertement en anti-Goncourt. Après le mécénat d'auteur (Edmond de Goncourt et son académie), naît le mécénat d'éditeur (Hachette) et cette irruption des médias et de l'édition dans la désignation de la valeur littéraire est alors une vraie révolution, une transgression des hiérarchies de valeur aussi, l'Académie française ayant toujours rejeté le roman pour lui préférer la poésie et le théâtre. À sa création, la « clique » du Femina, comme la presse l'appelle, a donc mauvais genre. Son prix littéraire ne s'appelle pas encore prix Femina mais prix Vie heureuse, du nom d'un tout nouveau magazine féminin de luxe intitulé *La Vie heureuse* et sous-titré *Revue féminine universelle illustrée*, lancé par Hachette en octobre 1902. Elle a pour concurrent direct la revue *Femina*, magazine féminin créé le 1^{er} février 1901 par le patron de presse et éditeur Pierre Lafitte, « le César du papier couché », détenteur de « la plus scintillante, la plus piaffante des maisons d'édition » (Rosny, 1927 : 203), qui opte pour une presse féminine de luxe, destinée à un lectorat bourgeois comme la revue concurrente. Hachette rachète la revue de Lafitte en 1917 et le prix trouve en 1922 son nom définitif de Prix Femina.

2. S'ériger en instance de légitimation littéraire : créer un anti-Goncourt

Mais qui sont-elles, ces vingt femmes de lettres (deux fois plus nombreuses que les jurés du prix Goncourt) réunies pour la première fois à l'Hôtel des sociétés savantes, le 10 janvier 1905 ? La poétesse Anna de Noailles est la première présidente, Jane Dieulafoy, journaliste et écrivaine, la vice-présidente, Mme Jean Bertheroy, autrice de plusieurs romans historiques, est la secrétaire, tandis que la comtesse de Broutelles, directrice de *La Mode pratique*, avant de diriger aussi la revue *Vie heureuse* (deux revues des éditions Hachette), se voit attribuer la fonction de « secrétaire perpétuelle », titre repris à l'Académie française. Parmi les autres membres, on compte des personnalités aussi marquantes que Juliette Adam (salonnière), Lucie Delarue-Mardrus (poétesse), Julia Daudet (épouse de l'écrivain Alphonse Daudet), Claude Ferval (baronne, romancière et poétesse), Judith Gautier (écrivaine, fille de Théophile Gautier), Lucie Félix-Faure-Goyau (autrice très érudite et mondaine), Daniel-Lesueur (écrivaine, journaliste), Georges de Peyrebrunne (romancière naturaliste), Gabrielle Réval (dont l'œuvre est constitutive de la littérature lesbienne), Séverine (journaliste), Marcelle Tinayre (autrice d'ouvrages anticléricaux) et d'autres moins connues comme Arvède Barine, Thérèse Bentzon (journaliste et romancière, collaboratrice de la *Revue des Deux Mondes*), Jane Catulle Mendès et Mmes Duclaux, Poradowska, Jeanne Marni, Pierre de Coulevain (autrice dont le nom de plume est celui de son mari journaliste). Ces noms suffisent à souligner les différents degrés de notoriété de ces femmes de lettres et des traces à demi effacées qu'elles ont laissées dans les mémoires et les anthologies. Elles n'en sont pas moins toutes écrivaines, intellectuelles ou journalistes. Ces femmes publient régulièrement des ouvrages, rédigent des articles et participent à la vie publique des lettres. Elles ont toutes une formation intellectuelle solide.

On le voit, la panoplie des costumes de femmes de lettres est à la fois hétérogène et limitée. Juliette Adam, la mondaine politiquement engagée, Séverine la journaliste féministe, Anna de Noailles la poétesse mondaine, Judith Gautier, l'écrivaine fille d'écrivain, côtoient d'autres « femmes ou filles de », et celles dont on sait fort peu de choses subissent ce sort parce que leur œuvre est formée d'études consacrées aux œuvres des autres, comme c'est le cas de l'historienne Arvède Barine, pseudonyme étrange brouillant les frontières du masculin et du féminin. Comme elle, les femmes sont encore nombreuses à cacher leur identité féminine derrière un nom d'homme. De la journaliste à la mondaine, de l'artiste à l'érudite, la femme de lettres apparaît donc comme une figure complexe, plurielle. Cela pourrait laisser croire que les femmes ont investi les sphères de la littérature et des arts, en multipliant les cordes à leur arc ou les compétences à leur *curriculum vitæ*. Il n'en est rien, puisque fort peu d'entre elles se sont hissées au rang d'une notoriété suffisante pour leur permettre de perdurer dans la mémoire collective, les académies française et Goncourt leur refusant tout droit d'entrée. « Si la culture en général se décline au féminin et incline à la féminité, ses hautes sphères en particulier sont nettement masculines », souligne Régis Debray, omettant de gloser le mot « féminité » (Debray, 1979 : 247) ; il poursuit en opposant la « haute intelligentsia à dominante masculine » à la « basse intelligentsia [...] de composante féminine ». La situation est moins tranchée que cela n'est dit ici car ce propos oublie que l'académie Goncourt elle-même a été rabaissée à ses débuts au rang d'« académie » face à la toute-puissante Académie française et qu'il lui a fallu de nombreuses années de bataille juridique pour s'imposer comme académie et institution reconnue d'utilité publique (Ducas, 2013 : chapitre 1).

Qui constitue alors cette académie ? Léon Daudet, fils d'Alphonse, Octave Mirbeau, les frères J.H. Rosny (aîné et jeune), Léon Hennique, Paul Margueritte, Élémer Bourges et Lucien Descaves. Soit : une avant-garde naturaliste, un cénacle d'hommes, par définition, et des membres misogynes et attachés à la mémoire du fondateur de leur jeune académie dont ils vivent des subsides avec pour mission de perpétuer la mémoire du fondateur Edmond de Goncourt et de son frère Jules, disparu avant lui (Ducas, 2013 : 17-43). On connaît aussi le fameux « pas de jupons chez nous » de Lucien Descaves (Harry, 1954), à l'image d'un Grenier d'Auteuil interdit aux femmes dans une société coincée dans ses préjugés phalocrates.

3. Du salon mondain au jury littéraire féminin : avatar et « médiomorphoses¹ »

La réunion de « femmes plumées » est un *habitus* mondain très ancien. Depuis des siècles, les salons littéraires ont été ces espaces de rencontre, de joutes d'idées et de divertissement que tiennent les femmes et qu'investissent les écrivains en quête de reconnaissance littéraire. Marguerite Yourcenar, dans son discours de réception à l'Académie française en 1981, rappelait ces « femmes de l'Ancien Régime, reines des salons », constituant une « troupe invisible de femmes qui auraient dû, peut-être, recevoir beaucoup plus tôt cet honneur ». Celle qui fut la première femme à être élue à l'Académie française trois siècles et demi après la création de l'institution, déclarait : « je suis tentée de m'effacer pour laisser passer leur ombre² ». Yourcenar rend ainsi hommage à ces femmes de l'ombre, longtemps ostracisées par les académies française ou Goncourt. Elles ont pourtant, dans leurs salons, joué un rôle capital de passeuses et de médiatrices, et ont été une véritable rampe de lancement pour les écrivains en quête de reconnaissance. Sous la Troisième République, de nombreux salons littéraires jouèrent un rôle d'agent et de médiateur des écrivains : celui de la princesse Mathilde, de la comtesse Potocka, de Juliette Adam, de Geneviève Halévy. On y rencontrait des gens de lettres tels que Théophile Gautier, Guy de Maupassant, plus tard Marcel Proust, Paul Bourget. Certains écrivains sont lancés par des salons, comme Marcel Proust dans le salon de Madeleine Lemaire.

¹ « Médiomorphose » désigne une métamorphose ou transformation due à un média. Ce néologisme est proposé dans Chapelain & Ducas (2018).

² Discours de réception de Marguerite Yourcenar à l'Académie française, 22 janvier 1981, <https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-marguerite-yourcenar>

Mais au tout début du xx^e siècle, ces femmes restent confinées dans cet espace mondain situé hors des académies et des cénacles où se joue alors la reconnaissance littéraire. Certes elles lancent des écrivains dans les salons et les salles de rédaction où l'on boit le thé en commentant l'actualité. Mais à cette époque, un monde disparaît, celui des salons (Lilti, 2005) et des cénacles (Glinoeur Anthony et Vincent Laisney, 2013), remplacé par l'ère nouvelle de l'édition industrielle, du grand public et de l'auteur comme marque (Thérenty Marie-Ève et Adeline Wrona, 2020). Le jury littéraire devient, dans ce contexte, un accélérateur du succès sans précédent, le prix littéraire qu'il décerne étant susceptible de faire vendre des centaines de milliers d'exemplaires et de susciter des traductions nombreuses, sans compter le passage automatique en format de poche à partir des années 1960. Un président de l'académie Goncourt ira même jusqu'à déplorer, au début des années 1970, que le prix dont il est responsable soit devenu un « monstre publicitaire intéressant, en dehors de nous, d'énormes circuits commerciaux » (Hervé Bazin, entretien dans *Le Figaro*, 17 décembre 1971). Sans atteindre les records de vente de son homologue masculin, le Femina n'échappe pas à de tels impératifs publicitaires et commerciaux, jusqu'à être inféodé aux éditions Gallimard dans les années 1950-60 et accusé de remettre un « prix Gallimard » et non plus Femina. Néanmoins, au début du xx^e siècle, ce jury littéraire apparaît dans la continuité de l'esprit des salons dont il perpétue les mécanismes de reconnaissance littéraire, mais en faisant allégeance à l'éditeur Hachette, la « pieuvre verte » aux multiples tentacules, ce que manifeste le choix de privilégier les ouvrages bénéficiant de tirages élevés et d'une visibilité médiatique.

4. Première médiamorphose : la presse ou la revue féminine

L'occasion favorable vient aussi et surtout de la presse féminine et de l'édition, deux piliers de la réussite des prix : si Edmond de Goncourt crée une académie par haine de la littérature industrielle née de la presse qui menace la « vraie » littérature, il se trompe d'ennemi car ce n'est pas le journal ou le magazine mais l'édition qui amorce son plein essor dès la moitié du xix^e siècle (Mollier, 2015), et les prix littéraires, le Goncourt en tête, seront l'instrument privilégié de la fortune des éditeurs. Combattre l'industrie des lettres à coup de lauriers est donc un vœu pieux, l'éditeur s'intronisant « souverain dispensateur de la gloire littéraire » (Grasset, 1953 : 321) dans cette ère médiatique.

Or la revue ou le magazine féminin au début du siècle est le lieu d'une agora féminine, à défaut d'être féministe (Eck & Blandin, 2010). Il s'agit le plus souvent de revues de luxe, conservatrices, relevant d'un marché d'abord limité aux élites aristocratiques et à la grande bourgeoisie et qui s'est démocratisé au tournant des xix^e et xx^e siècles. La revue *La Vie heureuse* et sa sœur jumelle *Femina* n'ont rien à voir avec des périodiques féministes comme *La Citoyenne* d'Hubertine Auclert ou *La Fronde* de Marguerite Durand. Fruit d'un compromis entre diverses tendances – le luxe des magazines de mode, le journal pratique de la ménagère et de la mère de famille, le goût pour le faste chatoyant de la vie princière ou mondaine, la curiosité pour la vie des femmes dans le monde entier, les préoccupations d'un féminisme bourgeois –, les deux revues fluctuent entre tradition domestique et modernité d'un féminisme balbutiant. Ces agoras féminines ont pour modèle l'Académie française dont elles copient les prix de vertu ou de commémoration, plus connus sous le nom de prix Montyon, en les enrobant d'un vernis féminin.

Toujours est-il que les revues *Femina* et *La Vie heureuse* sont le lieu d'un « écrire-femme », dans la frange inférieure du champ littéraire, dans laquelle se rodent des écritures de femmes : poétiques, narratives, journalistiques... encouragées par les autres autrices et par les lectrices de ces deux revues aux forts tirages. Nombre de membres du jury Femina en sont la vedette, comme objet médiatique ou comme critiques littéraires ou écrivaines, dont Anna de Noailles, Séverine ou Lucie Delarue-Mardrus.

5. Deuxième médiamorphose : le jury littéraire

La mission d'un jury consiste à regrouper l'ensemble des personnes chargées de porter une expertise sur des candidats à un concours ou une compétition. Or l'institution des concours féminins dans une presse féminine en plein essor, sur le modèle de l'Académie française avec les fameux prix Montyon, a préparé les autrices du jury Femina à l'expérience de la compétition littéraire. En bonnes filles ou petites-filles de la Coupole, celle-là même qui les exclut depuis toujours, elles ont pour modèle de leur prix littéraire ces donateurs particuliers qui, au xix^e siècle, attachent leur nom à une fondation. Comme M. de Montyon³, qui crée en 1782 un prix de vertu attribué pour la première fois en 1819 et destiné à récompenser le « Français pauvre ayant accompli l'action la plus vertueuse », ainsi qu'un prix littéraire couronnant des ouvrages qui exaltent la vertu et les bonnes mœurs. Rien de tel que ce partage genré pour ne pas trop bousculer l'ordre établi : le cénacle du Goncourt se réserverait de consacrer la littérature en accordant les trophées de la gloire, quand les « dames du Femina » se contenteraient de décerner de simples médailles du mérite, forcément éphémères.

Mais la faiblesse de ce jury tient à ce qu'il n'est pas une académie – pas même une association reconnue d'utilité publique, ce que révélera le procès du comité avec Dominique Rolin en 1958 – et à ce qu'il doive son existence à un mécénat d'éditeur. Rien à voir avec une académie qui possède la reconnaissance juridique de son utilité publique, et s'impose comme un monument gravé dans le marbre, un véritable lieu de mémoire national.

Bien plus, les autrices du Femina ne se sont jamais senties l'autorité d'une académie. Cela explique aussi, sans doute, pourquoi ses membres la désertent quand l'occasion s'en présente. C'est le cas de Judith Gautier, première femme invitée à entrer à l'académie Goncourt en 1910, à l'âge de 65 ans. Elle y remplace

³ Jean-Baptiste Antoine Auget, baron de Montyon (1733-1820), administrateur et philanthrope, mit une grande partie de sa fortune au service d'hôpitaux et d'œuvres de charité.

au second couvert Jules Renard qui la détestait et voyait en elle « une vieille outre noire, mauvaise et fielleuse, couronnée de roses comme une vache de concours » (le 29 février 1908, Renard, 1990). Edmond de Goncourt avait parlé d'elle, bien avant, en des termes tout aussi peu flatteurs : « On n'est pas plus grue, plus bécasse que cette femme de talent. Elle jabote d'une manière imbécile sur un tas de choses, qu'elle connaît par oui-dire, dans un partage coupé, à tout moment, de petits gloussements mélancoliques sur l'ennui qu'elle a d'être traînée ce soir dans les baraques » (le 7 juillet 1872, Goncourt, 1989 : II-520). Elle est aussi décrite par la presse comme une potiche dans les cénacles que fréquente son mari, Catulle Mendès (Glinoyer & Laisney, 2013 : 143) : « une belle personne en robe rouge, qui fume des cigarettes, étendue sur le canapé »... Officiellement, c'est pour son talent d'écrivaine et d'artiste qu'elle est élue. En fait, la véritable raison est sans doute à chercher dans l'amitié qu'avaient eue les frères Goncourt pour Théophile Gautier : les membres de l'académie rendent ainsi hommage, en 1910, au père en acceptant la fille.

Néanmoins le jury ou comité Femina fait bénéficier les autrices d'une expérience inédite en matière d'expertise et de décision, et cela lui a permis de s'institutionnaliser et de perdurer jusqu'à nos jours. L'expérience de jurée d'un prix littéraire est en effet celle d'un vote, à une époque où les femmes en sont encore privées sur le plan politique ; cela restera ainsi jusqu'à 1944, les femmes mariées étant considérées comme « incapables majeures » jusqu'en 1965. Voter dans le cadre d'un jury littéraire, au tout début du xx^e siècle, relève bien de la préhistoire du vote des femmes, prélude à d'autres émancipations. Le vote apparaît comme un moyen politique d'agir et d'obtenir une reconnaissance par la République des Lettres. De manière plus prosaïque, être jurée favorise l'accès à l'édition et à la réédition de ses ouvrages, les éditeurs se plaisant à courtiser ces « dames » pour mieux acheter leurs voix lors de l'attribution du prix littéraire.

Ces « médiamorphoses » expliquent qu'en janvier 1905 la comtesse de Broutelles, directrice de la revue *Vie heureuse*, propose à la Librairie Hachette de créer un prix d'un montant de 5 000 francs, puisé dans les fonds de publicité de la maison, qui serait décerné en même temps que le Goncourt, par un jury exclusivement féminin comptant le double de membres et primant un ouvrage de femme : le prix Vie heureuse est né, à mi-chemin entre l'élan féministe solidaire et l'opportunisme habile d'une professionnelle de la presse féminine. Le 28 janvier 1905, chez Anna de Noailles, la première présidente, il est attribué de manière rétroactive, à l'unanimité moins quatre voix, à *La Conquête de Jérusalem* de Myriam Harry, romancière que la presse, unanime, avait désignée quelques mois plus tôt comme la favorite pour le Goncourt, mais à laquelle les jurés de ce prix, fidèles à la misogynie légendaire de leur fondateur, avaient préféré Léon Frapié. Vient de débiter une rivalité encore sensible aujourd'hui dans des palmarès respectifs où l'un a volé à l'autre le ou la candidat-e par un vote anticipé et où un auteur déjà couronné par le passé d'un prix Femina ne peut obtenir par la suite un prix Goncourt⁴.

5. Conclusion

Contrairement au Goncourt qui consigne ses discussions dans des registres, il n'existe pas d'archives du jury Femina pour préciser davantage le rôle tenu par chacune dans ce jury de femmes, sinon que chaque année la présidente change, selon un roulement assez démocratique. Mais il est sans doute juste de penser que faire partie du jury Femina à ses débuts relève d'un geste collectif d'émancipation féminine tâtonnant et brouillon : s'agit-il d'un prix pour femmes ou d'un prix mixte ? De couronner un roman ou aussi de la poésie ? Faut-il s'entêter à voter en faveur de son candidat favori au risque de bloquer le scrutin ? Sur ces aspects institutionnels, les femmes de lettres qui créent le prix Femina font figure de débutantes et ne se sentent pas une grande autorité. Elles ont du mal à cesser d'être des « filles de leurs pères » et restent tentées souvent d'en imiter le modèle : celui de l'Académie française dont les portes leur sont pourtant fermées, et qui joue comme un surmoi puissant.

Références bibliographiques

- Chapelain, Brigitte et Sylvie Ducas, (2018) *Prescription culturelle : avatars et médiamorphoses*. Villeurbanne, Presses de l'enssib.
- Debray, Régis, (1979) *Le Pouvoir intellectuel en France*. Paris, Gallimard, « Folio ».
- Ducas, Sylvie, (2013) *La Littérature à quel(s) prix ?*, chapitre 1, Paris, La Découverte.
- Eck, Hélène et Claire Blandin (dir.), (2010) « *La vie des femmes* » : *la presse féminine aux XIX^e et XX^e siècles*. Paris, Éditions Panthéon-Assas.
- Fumaroli, Marc, (1994) *Trois institutions littéraires*, « La Coupole ». Paris, Gallimard, Folio.
- Glinoyer, Anthony et Vincent Laisney, (2013) *L'Âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*. Paris, Fayard.
- Goncourt, Edmond et Jules de, (1989) *Journal. Mémoires de la vie littéraire*. Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 3 vol.
- Grasset, Bernard, (1953) *Textes choisis, classés et commentés par Henri Massis*. Paris, La Table ronde.
- Habib, Claude, (1984) « La femme plumée », 34-44. N°13, « Femmes et Institutions littéraires », pp. 31-34. DOI : <https://doi.org/10.3406/textu.1984.1061>
- Harry, Myriam, (1954) *Souvenirs du Femina*, in *Le Prix Femina, ancien prix Vie Heureuse, Album du Cinquante-naire, 1904-1954*. Paris, Imprimerie Georges Lang.
- Larnac, Jean, (1929) *Histoire de la littérature féminine en France*. Paris, éditions Kra.

⁴ Comme exception, qui attend le xxi^e siècle pour advenir : Marie NDiaye, prix Femina en 2001 pour *Rosie Carpe* et prix Goncourt en 2009 pour *Trois femmes puissantes*.

- Lilti, Antoine, (2005) *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité au XVIII^e siècle*. Paris, Fayard.
- Mollier, Jean-Yves, (1988) *Histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*. Paris, Fayard.
- Mollier, Jean-Yves (2008) *Édition, presse et pouvoir en France au XX^e siècle*. Paris, Fayard.
- Mollier, Jean-Yves (2015) *Une autre histoire de l'édition française*. Paris, La Fabrique.
- Renard, Jules, (1990) *Journal. 1887-1910*. Paris, Robert Laffont, « Bouquins ».
- Rosny, J.H., (1927) *Mémoires de la vie littéraire*. Paris, Crès & Cie.
- Thérenty Marie-Ève et Adeline Wrona (dir.), (2020) *L'Écrivain comme marque*. Paris, Sorbonne université presses, coll. Lettres françaises.